<u>Fiche – lecture analytique :</u> *Phèdre* (1677), J. Racine – acte I, scène 3 (l'aveu de Phèdre à Œnone : v.269-316)

<u>Introduction :</u> La 3e scène de l'acte I voit formulé le premier aveu de la pièce : pressée par sa nourrice et confidente Œnone de lui révéler les raisons du mal qui l'affecte depuis quelque temps et qui la fait dépérir, Phèdre, animée par des pensées suicidaires, est contrainte de se dévoiler. Toute la scène est ainsi tendue vers la révélation de l'amour incestueux qu'elle éprouve pour Hippolyte, le fils de son mari Thésée. Après avoir longtemps résisté, Phèdre fait enfin entrevoir la vérité à son interlocutrice. A partir de là, elle s'abandonne complètement à l'épanchement de ses sentiments jusque-là refoulés. C'est l'occasion pour J. Racine de lui écrire une tirade dans laquelle s'exprime toute la fureur sentimentale d'une femme qui semble avoir perdu le contrôle d'elle-même. On s'intéressera plus précisément au début de cette tirade, où Phèdre décrit le bouleversement complet qu'a constitué la rencontre avec Hippolyte, avant de se présenter comme une victime de la fatalité, incapable de sortir de son esprit et de ses pensées l'objet de son amour passionnel.

<u>Lecture linéaire :</u> La naissance d'une passion débordante (v.269-290)

a) <u>Le récit d'un coup de foudre : un dérèglement des sens</u>

Phèdre évoque la naissance de son amour pour Hippolyte comme « un mal » (v.269) venu la frapper dans sa chair pour bouleverser à jamais sa quiétude.

⇨ Elle souligne d'abord le **caractère fulgurant** de l'irruption d'Hippolyte dans sa vie :
- la <u>locution adverbiale</u> « A peine… » (v.269) introduit ainsi l'idée d'une quasi-simultanéité des événements que constituent son mariage avec Thésée et sa rencontre avec Hippolyte. Elle suggère dans le même temps toute **l'ironie de la situation** en rappelant à quel point le mariage en question a verrouillé en quelque sorte son existence, en **l'éloignant de tout droit à aimer Hippolyte** : par l'effet de la <u>rime</u> liée à la <u>périphrase</u> le désignant (« au fils d'Egée » / « je m'étais engagée » v.269-270), Thésée apparaît ainsi celui auquel Phèdre est **inextricablement liée** ; idée que renforce également la mention des « lois de l'hymen » (v.270) qui rappellent le **cadre légal** dans lequel s'est enfermée la reine.
- Le moment de la rencontre avec Hippolyte est lui aussi marqué par l'idée d'un phénomène qui s'impose à Phèdre de façon brutale et précipitée : c'est le vers 273 qui le relate, et l'<u>asyndète</u> en <u>rythme ternaire</u> qui le caractérise suggère bien la **succession rapide et impossible à juguler des sensations** qui animent alors Phèdre : « Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ».

⇨ On note par ailleurs qu'en mettant un terme en <u>apposition</u> à l'autre, Phèdre assimile le « bonheur » au « repos » (v.271), soit à une tranquillité perdue, qui alors « semblait être affermi[e] » : formule marquée par un <u>modalisateur</u> (sembler) <u>en contradiction avec le participe passé</u> (affermi), comme pour souligner le **caractère illusoire et fragile de ce bonheur**. De fait, Phèdre apparaît comme **spectatrice d'elle-même et des événements** qu'elle relate :
- cf. le vers 272, où Athènes <u>personnifiée</u> montre à Phèdre, devenue <u>complément d'attribution</u> dans la phrase, l'homme qu'elle est appelée à aimer.
- Cf. également les **tropismes contradictoires qui agitent le corps de Phèdre** à la vision d'Hippolyte : elle sent ainsi « tout [s]on corps et transir et brûler » (v.276), c'est-à-dire à la fois trembler de froid et se consumer de chaleur - phénomène paradoxal que souligne la <u>polysyndète</u> dans la formulation ; de même, elle voit son visage passer par toutes les teintes, comme le met en évidence le <u>chiasme</u> du v.273 ; par ailleurs, l'homme qu'elle aime est lui-même désigné par un <u>oxymore</u> (« mon superbe ennemi », v.272) le faisant

apparaître comme un être à la fois fascinant (cf. le sens classique de « superbe » = fier, orgueilleux, empli de prestance…) et dangereux.

- Cf. enfin l'insistance de Phèdre à se positionner comme victime d'un dérèglement complet : elle se présente ainsi comme privée de ses facultés physiques, frappée à la fois de cécité et de mutisme (cf. le v.275, où la synecdoque renforce encore l'idée de **désolidarisation de Phèdre avec son corps**) ; plus encore, elle est déstabilisée corps et « âme », puisqu'elle voit celle-ci « éperdue » touchée par le trouble qui s'élève en elle (v.274).

b) Un amour marqué par le sceau de la fatalité

Phèdre voit en fait dans cet amour subit une malédiction divine :

- ⇨ C'est « Vénus » (v.277), déesse romaine de l'amour, qu'elle convoque et identifie comme responsable de ses élans incontrôlés. La façon dont elle y fait mention souligne la **violence des émotions** qui l'accablent, puisqu'elle évoque ses « feux redoutables » (v.277) qui sont pour elles des « tourments inévitables » (v.278) : on reconnaît ici davantage un vocabulaire traditionnellement associé à Pluton, dieu des enfers, même si la métaphore du feu constitue en elle-même un **topos pour représenter le sentiment amoureux**.
- ⇨ Du reste, c'est bien **la lignée de Phèdre** après laquelle en a la déesse, ainsi qu'en témoigne la mention du « sang qu'elle poursuit » (v.278), métonymie soulignée par son antéposition au GN qu'elle complète (« tourments inévitables d'un sang qu'elle poursuit », en vérité) et sa présence en début de vers. Phèdre s'inscrit ainsi dans un héritage malheureux, contrainte à subir les conséquences des actes et comportements de ses aïeux – comme plus tard Hippolyte sera lui-même la victime des faiblesses de son père. Quoi qu'il en soit, c'est bien **la fatalité**, à travers les dieux, qui s'abat sur elle. Et c'est « en vain » (v.284) qu'elle brûle l'encens pour lutter contre cette fatalité.

Cet amour, par ailleurs, est envisagé comme **une vraie maladie**, donc là encore comme un phénomène qui l'étreint malgré elle, et fait d'elle le jouet du destin :

- ⇨ Le lexique utilisé par Phèdre va dans ce sens, puisqu'elle qualifie cet amour d'« incurable » et qu'elle ne trouve que des « remèdes impuissants » (v.283) pour le contrer. On rappelle d'ailleurs en ce sens que dès le début de sa tirade, elle évoque un « mal » (v.269), comme on parlerait d'une affection pathologique.
- ⇨ De fait, les sacrifices auxquels elle s'emploie un temps pour chercher à guérir de ce mal ressemblent, dans leur évocation, à **des autopsies**, du moins à **des examens médicaux visant à chercher la source de sa maladie** : en effet, elle-même se présentant comme le jouet des dieux et de la fatalité, elle s'identifie alors aux « victimes » dont elle est « à toute heure entourée » (v.281), et la façon dont elle « cherch[e] dans leurs flancs [s]a raison égarée » (v.282) renvoie à son sentiment formulé plus tôt d'être étrangère à son corps. En scrutant les charognes des animaux servant à ses sacrifices, elle paraît alors chercher à examiner sa propre carcasse comme si elle était parvenue à se mettre à distance d'elle-même : c'est ce qu'exprime notamment la divergence entre les deux déterminants possessifs de la phrase du vers 282 (« dans **leurs** flancs » VS. « **ma** raison égarée »)

c) L'être aimé, objet d'une obsession

Le malheur de Phèdre se cristallise à vrai dire tout entier dans la figure d'Hippolyte, image essentielle (cf. encore une fois le v.273, détaillant le moment de la rencontre, et qui met **le sens de la vue au premier plan**) qui constitue un objet d'adoration et d'obsession pour elle.

- ⇨ C'est pour tenter de contenir la colère de Vénus (**comme on contient un fleuve ou une force naturelle** – cf. la volonté affichée par Phèdre de « détourner » les feux qui la tourmentent) que la reine cherche à témoigner **d'une certaine dévotion** pour la déesse : elle formule ainsi des « vœux assidus » (v.279), avant de « bâti[r en l'honneur de Vénus] un temple et [de prendre] soin de l'orner » (v.280).
  Mais Hippolyte se substitue tout entier à la déesse dans les pensées de Phèdre, ainsi que le montre la manière dont elle paraît **se dissocier de son corps** à travers la synecdoque du v.285 : ainsi, « quand **[sa] bouche** implor[e] le nom de la déesse / **Elle** ador[e] Hippolyte » (v.285-286), c'est-à-dire qu'en dépit des manifestations de son corps la pressant de se détourner de lui, Phèdre voit son âme tout entière dirigée vers l'homme qu'elle aime.
  La reine de Thèbes définit encore plus profondément le sentiment qui l'habite à travers l'utilisation d'un vocabulaire religieux pour évoquer sa relation à l'être aimé : elle affirme ainsi « ador[er] Hippolyte » (v.286), et l'assimile à un « dieu » à qui elle « offr[e] tout » (v.288), c'est-à-dire toutes les offrandes qu'elle place « au pied des autels » qu'elle fait fumer. (v.287)

- ⇨ Malgré tous ses efforts, enfin, Phèdre reconnaît **l'ironie du sort qui rend la présence d'Hippolyte sensible partout** où elle se trouve (elle le voit « sans cesse », v.286), y compris dans l'intimité de son couple :
  - C'est cette situation ironique qu'elle déplore dans **l'exclamation pathétique** du v.289 où, par le « ô » vocatif, elle interpelle implicitement les forces du destin à propos de son malheur : « Ô comble de misère ! »
  - Cette exclamation elle-même ponctue le constat terrible que fait en effet la jeune femme : Phèdre a beau « évit[er] partout » Hippolyte, ses « yeux le retrouv[ent] dans les traits de son père » (v.289-290). Ici, la parataxe souligne le **caractère implacable du destin** qui impose à Phèdre l'image vivante de l'objet de son affection dans le visage de l'homme qu'elle a épousé.

Conclusion : C'est un véritable débordement d'émotions qui se lit dans la parole de Phèdre ici. Après avoir longtemps dissimulé les élans de son cœur, la reine de Thèbes laisse aller sa confidence jusqu'à montrer toute la violence et toute la douleur du sentiment qu'elle éprouve pour son beau-fils. Dans sa bouche, alors qu'on entend la voix d'une femme au bord de la folie, aliénée dans son corps et dans son âme, la naissance de son amour pour Hippolyte est racontée comme un coup de foudre, et un coup du sort qui a scellé son malheur, en dépit des luttes constantes qu'elle a menées pour éloigner l'objet de son affection de ses pensées et de son obsession.